

## «L'homme est une bête à virtuel»

Membre de l'Académie française depuis 1991, théoricien de l'histoire des sciences, Michel Serres reste avant tout un philosophe anticonformiste. Né à Agen en 1930, descendant d'une lignée de mariniers-paysans, élève de l'École navale et de l'École nationale supérieure, il se passionne autant pour l'éducation, les nouvelles technologies, les nouveaux comportements sexuels que le rapport entre art et culture. Des thèmes que le philosophe développe à l'Université de Stanford (USA), où il enseigne depuis 1982, ainsi que dans la trentaine d'ouvrages qu'il a signés jusqu'ici. Rencontre à l'occasion du passage récent de Michel Serres à Genève, dans le cadre des 125 ans de la Faculté de médecine.

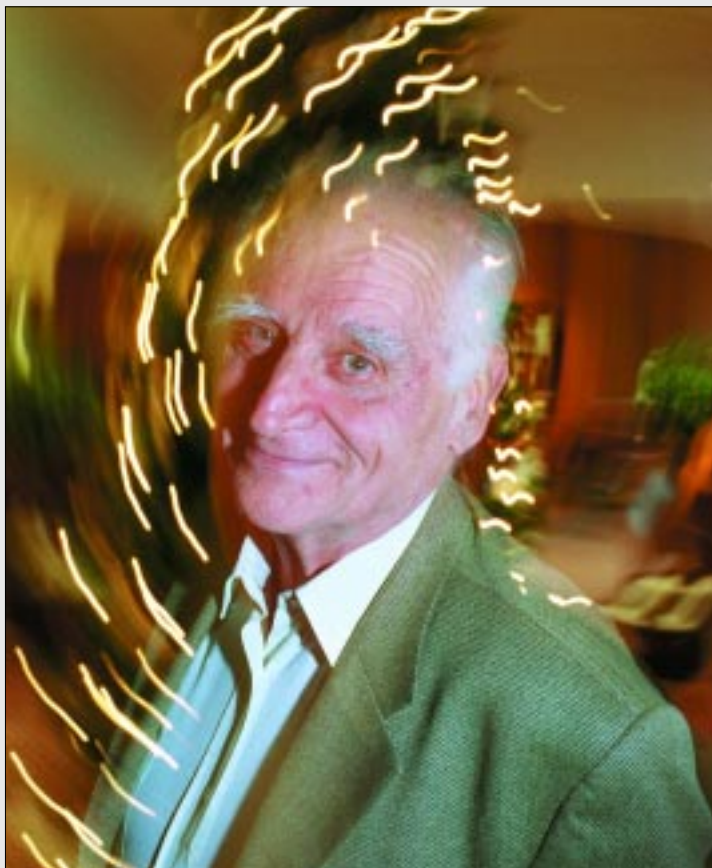


PHOTO: OLIVIER VOGELSANG

Pour Michel Serres, le rapport de chacun à son corps a changé au point que le médecin d'aujourd'hui ne reconnaîtrait pas le patient d'hier

«*Campus*: — Quel regard le philosophe que vous êtes pose-t-il sur la médecine d'aujourd'hui? Michel Serres : — Il faut repenser la médecine contemporaine. Depuis les années soixante, le savoir médical s'est radicalement transformé, sans que nous en mesurions vraiment les conséquences biologiques, évolutives, sociales, psychologiques, politiques ou anthropologiques. La connaissance s'est élargie de façon exponentielle, le nombre de guérisons aussi. Mais surtout, le rapport de chacun à son corps s'est profondément modifié, au point que le médecin d'aujourd'hui ne reconnaîtrait plus le patient d'hier. Du coup, il semblait intéressant de réaliser un dictionnaire permettant de faire le point sur toutes ces questions. L'idée du *Livre de la médecine* était de redonner au public le moyen de comprendre ce qui se passe aujourd'hui dans la science médicale. Nous voulions offrir une alternative crédible aux médias, qui optent

généralement soit pour le catastrophisme soit pour l'enthousiasme le plus aveugle. Giflé à gauche par la panique et giflé à droite par l'espoir, le citoyen d'aujourd'hui ne peut être que désorienté. *Le livre de la médecine*, c'est une sorte de boussole que l'on peut avoir à la maison. Et puis, nous avions également la volonté de redéfinir l'identité et le rôle du médecin au *xxi<sup>e</sup>* siècle.

— Dans la préface de ce livre, vous évoquez le médecin comme une créature bicéphale. Pouvez-vous expliquer cette notion d'être à deux têtes?

— Le médecin d'aujourd'hui a une tête rationnelle et technique, tout à fait instruite des derniers développements scientifiques. Mais il ne se limite pas à cela. Contrairement à un physicien, un biologiste ou un chimiste, il doit également prendre en compte l'individu qu'il a chaque jour en face de lui. Cet «autre» dont le foie, le genou, le visage

ont une histoire et avec lequel il cultive un rapport privé et personnel, un rapport allant presque jusqu'à l'intime. Pour prendre en compte cette singularité, le médecin doit développer une autre tête, plus subjective, plus empathique. Autrefois, il y avait une certaine harmonie entre ces deux versants, qu'il est prioritaire de rétablir.

— **Pratiquement, comment s'y prendre ?**

— La médecine est orientée vers des secteurs de plus en plus scientifiques, analytiques, administratifs, financiers. Et tout le monde en pâtit : l'hôpital est débordé, le médecin est écrasé et le patient est perdu. A mon sens, l'essentiel tient à la formation des médecins. Je recommanderais le rapport aux humanités, le retour à la littérature. Comment comprendre ce que vit un épileptique, sans avoir lu les romans de Dostoïevski ? Comment se figurer les tourments causés par la détresse amoureuse en ignorant *Madame Bovary* ? Qui mieux que Kafka restitue la paranoïa ?

— **Dans votre dernier essai, vous annoncez le début d'une autre humanité. En quoi se trouve-t-on à un moment charnière ?**

— Au cours du xx<sup>e</sup> siècle, la science a connu une immense montée en puissance. Il y a très peu de gestes sociaux qui se passent aujourd'hui de la haute technologie. Entre les relations humaines, interviennent une foule d'objets, d'instruments dont nous ne comprenons pas, ou mal, le fonctionnement. J'ai écrit *Hominescence* pour montrer à quel point cela avait changé les choses. L'emprise croissante de la science a modifié notre rapport à la mort, au corps, au monde (avec la presque disparition de l'agriculture), aux autres (avec l'apparition des nouvelles technologies), aux notions de guerre et de paix. C'est pour cela que j'ai utilisé ce terme d'« hominescence », qui est un néologisme proche d'adolescence, arborescence ou phosphorescence, qui tous évoquent le passage d'un état à un autre.

— **Lorsque vous parlez de science, vous évoquez souvent l'art...**

— J'ai écrit autrefois un livre qui s'appelait *Le Tiers instruit*, dans lequel je disais que l'université d'aujourd'hui divisait la société en deux grandes catégories. Les gens cultivés qui n'avaient pas de connaissances scientifiques, que j'appelais « cultivés ignorants » et d'autre part, les gens qui connaissaient la science, mais n'avaient pas de culture et que j'appelais des « instruits incultes ». On voit aujourd'hui les catastrophes que cela donne, avec les uns qui sont d'un optimisme immodéré quant au développement — qu'ils pilotent en grande partie. Et les autres qui sont de plus en plus paniqués par une réalité qu'ils ne comprennent plus.

— **La révolution virtuelle est-elle en ce sens une chance ou un facteur aggravant ?**

— Plutôt une chance, à mon sens. On dit souvent qu'Internet risque de creuser un fossé technologique entre le Nord et le Sud. Mais ce fossé existait bien avant l'apparition des nouvelles technologies. Ce n'est pas Internet qui fait que les gens meurent de faim dans un tiers monde miné par les guerres et les maladies. J'ai même l'impression que les nouvelles technologies seraient plutôt susceptibles de combler ce fossé en rendant le savoir accessible presque partout et pour presque rien.

— **Selon vous le virtuel n'a rien d'une idée neuve ?**

— Tous les mots latins en « or » ont donné des mots français en « eur » : horreur, honneur... Sauf un ! « Amor » a donné amour. Pourquoi ? Il semble que ce mot ait été inventé par les troubadours de langue d'oc à l'occasion du départ pour les croisades. Il s'agissait alors de chanter les princesses lointaines. C'est comme si l'amour avait été inventé pour et par le virtuel. « L'absence est à l'amour ce qu'au feu est le vent, il éteint le petit, il allume le grand », écrivait Bussy-Rabutin. Nous sommes des bêtes à virtuel depuis que nous sommes des hommes. Pendant que je parle, une partie de mes pensées est à ce que je dois faire ensuite, une partie est à mes cours de Stanford, une autre se souvient de mon dernier voyage en Afrique du sud... »

Propos recueillis par  
**VINCENT MONNET** •

Références :

MICHEL SERRES ET NAVLA FAROUKI (dir) :

« *Le Livre de la Médecine* », Ed. Le Pommier, 1104 p.

MICHEL SERRES : « *Hominescence* », Ed. Le Pommier, 348 p.

— **« Campus : — Quelques mots sur cette idée du « Grand Récit ».**

— J'aurais aimé que vous m'interrogiez sur ce sujet quand mon prochain livre sera sorti, parce qu'il portera précisément sur le « grand récit ». L'idée générale tient dans le fait qu'au moment même où certains philosophes disent qu'il n'y a plus de grands récits, la science fournit le plus grand récit qui n'ait jamais existé. Une histoire continue incluant le big-bang des origines, le refroidissement de la planète, la naissance du vivant, le développement des espèces, l'apparition de l'homme, Lucy quittant l'Afrique pour conquérir la Lune, puis l'univers... »

**Hergé, mondialiste avant l'heure**

« *Campus* : — Tintin, qu'est-ce que cela évoque pour vous ?

Michel Serres : — J'ai rencontré Hergé suite à un article que j'avais rédigé sur *Les Bijoux de la Castafiore*. De là est née une amitié extrêmement joyeuse et détendue. Il a été mon « ami de vieillesse », comme on dit ami d'enfance.

— **Certains biographes décrivent pourtant Hergé comme un personnage plutôt rétrograde, conservateur et misogynne...**

— Les livres critiques et méchants se vendent très bien. Les livres gentils se vendent moins bien, alors plus on fait méchant, plus ça se vend. Quant à moi, je tiens un homme extrêmement travailleur, assez génial, très gai, une sorte de mondialiste avant l'heure.

— **Avez-vous découvert l'œuvre avec son auteur ?**

— Non, je suis de ceux qui sont assez vieux pour avoir suivi les aventures de Tintin page par page dans les revues.

— **Et vous l'appréciez ?**

— Non seulement je l'apprécie, mais je la trouve même souvent très profonde. L'Oreille cassée, par exemple, aborde de façon captivante la question du fétichisme.

— **C'est votre album préféré ?**

— Non, je trouve qu'Hergé n'est jamais allé si loin que dans les deux volumes qui évoquent les origines du capitaine Haddock (*Le Secret de la Licorne* et *Le Trésor de Rackham Le Rouge*). Il y a dans cette aventure une maîtrise du récit à double entrée et un génie burlesque incontestables.

— **Dans le livre *Hergé mon ami*, vous comparez le père de Tintin à Jules Verne...**

— Ce que je dis plus exactement, c'est que le travail que Jules Verne a fait à partir des sciences dures, Hergé l'a fait avec les sciences humaines. Avec Hergé, c'est le musée ethnographique qui commence... »

Référence :

MICHEL SERRES : « *Hergé mon ami* », Ed. Moulinsart, 208 p.